

LITTÉRATURE



CANADIENNE.

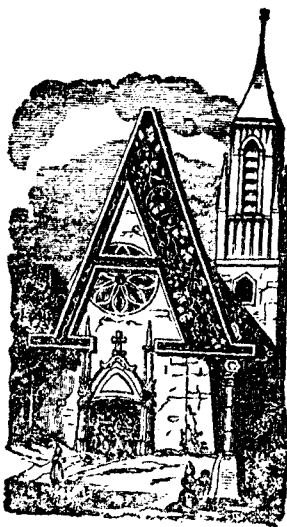


CHARLES GUERIN.

II.

MONSIEUR WAGNAER.

(SUITE.)



H ! dame !... je vous connais et je ne vous connais pas, monsieur Wagner. Aujourd'hui ça me paraîtra que je sais toutes vos finesses sur le bout de mon doigt... et puis demain vous allez en inventer d'autres. Tout vous réussit... mais pour la terre des Guérin, voyez-vous, c'est une autre affaire. Vous avez déjà manqué votre coup trois ou quatre fois, et pendant ce temps-là les jeunes gens ont grandi, ils vont faire leur chemin dans le monde, et puis...

—Et puis, maître François ?

—Et puis... dame !... voyez-vous ; c'est que j'ai lu, il y a bien longtemps, une histoire comme ça, d'un grand seigneur qui avait un beau château, et qui voulait à toute reste chasser un pauvre homme qui avait sa cabane tout près du château. Cette histoire là a bien mal tourné pour le seigneur. Je crois qu'on appelle ça une *farabole*.

—Tu veux dire une parabole. C'est que je me moque joliment des paraboles, moi ! Tu ne sais donc pas qu'il me faut cette terre ? Tu ne sais pas qu'il me la faut absolument ?

—Ca se peut bien, monsieur Wagner, ça se peut bien. Mais, sauf le respect que je vous dois, il vous fallait la veuve, aussi... il vous la fallait absolument.

—Ah ! la diablesse de femme ! Il me la fallait en effet, il me la fallait, surtout pour avoir la terre. Mais à présent qu'elle a tant fait la grande dame ; à présent qu'elle m'a repoussé, moi, veuf comme elle, et beaucoup plus riche qu'elle... ma foi, elle s'arrangera comme elle pourra, je prendrai *le bien*, comme disent les

habitans, (1) et je laisserai la femme. Ce sont mes principes, vois-tu, j'essaie d'abord à exploiter les gens à leur profit, ça me paraît juste et raisonnable que l'on fasse du bien aux autres en s'en faisant à soi-même. Par exemple, quand les gens sont assez bêtes pour ne pas me laisser faire... alors tant pis pour eux, je les exploite quand je puis. Car il faut toujours exploiter. Il faut tout tourner à son profit, sans se gêner pour personne... autrement ça n'avancerait à rien. C'est là la règle fondamentale du commerce. Apprends cela mon pauvre François.

—Comment dites-vous cela, monsieur ?

—*Exploiter*, mon pauvre François, *exploiter* ; c'est le mot. La *société*, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme. Plus je regarde cette *rivière aux écrevisses*, plus je pense en effet que l'exploitation de cette paroisse ne sera pas complète, tant que je n'aurai pas construit deux ou trois moulins la-dessus. Le seigneur a été assez peu rusé pour ne pas consentir à exercer son privilège en ma faveur (2). S'il eut voulu seulement s'entendre avec moi, nous *fesions* sauter cela des mains de la belle veuve, sans qu'elle eût le moindre mot à dire. Avant dix ans peut-être, M. de Lamilletière aurait reçu de superbes *lods et ventes*, trois ou quatre cent louis dans le moins... tandis qu'avec ces Guérins, ça va rester à ne rien faire. La mère a été assez folle pour faire étudier ses enfants, ça veut dire qu'ils ne feront jamais rien de bon... rien que des griffonneurs de papier... voilà tout... Miséricorde ! un si beau *water-power* ! Mais les vieilles noblaïlles comme ce M. de Lamilletière... ça na pas la moindre idée des spéculations. Laisse faire, pauvre François, si je puis seulement

(1) *Bien*, se dit dans nos campagnes pour *terre, bien immobilier*. La signification ainsi restreinte de ce mot, montre l'attachement des canadiens-français pour la propriété foncière. L'anglais dit *my goods*, en parlant de ses *effets*, de son *mobilier*.

(2) Dans presque toutes les seigneuries du Bas-Canada, les seigneurs ont ou prétendent avoir un droit exclusif à toutes les *places de moulins*.